

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

Le lendemain de son arrivée était un dimanche et toute cette journée le banquier s'occupait à lire un volume manuscrit relié en maroquin qu'il retira du nécessaire à dépêches.

Il gelait très-fort dans cette journée de janvier et l'atmosphère au dehors était noire et froide. Mais la chambre dans laquelle Henri Dunbar était assis était un vrai modèle de confortable d'élégance.

Il avait approché sa chaise du feu et sur une table auprès de son coude était étalé le nécessaire à dépêches tout ouvert, un grand carafon en cristal plein de bourgogne, ainsi qu'un verre en forme de gobelet sur un plateau et une boîte de cigares.

Henri Dunbar demeura assis auprès du feu jusqu'à ce que la nuit fût arrivée, fumant, buvant et lisant le manuscrit. Il s'arrêta de temps en temps pour prendre sur son contenu des notes au crayon qu'il écrivit sur un petit agenda de poche.

A sept heures seulement au moment où le valet en livrée qui le servait vint le prévenir que son dîner était servi dans une salle à côté, M. Dunbar se leva et déposa le livre du nécessaire à dépêches.

Il posa le volume sur la table ; tandis qu'il replaçait les autres papiers dans le nécessaire, le volume s'était ouvert à la première page.

Sur cette première page était écrit de l'écriture ferme et illisible de Henri Dunbar : *Journal de ma vie dans l'Inde depuis mon arrivée en 1815 jusqu'à mon départ en 1850.*

C'était là le livre que le banquier avait étudié pendant toute cette journée d'hiver.

A midi, le lendemain, il se fit amener une voiture et conduire à la maison de banque dans Saint-Rotolph-Lane. C'était la première fois que Henri Dunbar mettait les pieds dans la maison de Saint-Botolph-Lane depuis son retour de l'Inde.

Ceux qui connaissaient l'histoire du chef actuel de la maison Dunbar, Dunbar et Balderby, n'étaient nullement étonnés de ce fait. Ils savaient qu'étant jeune homme Henri Dunbar avait contracté les goûts et les habitudes d'un aristocrate et que s'il était devenu plus tard un homme d'affaires habile et heureux ce n'était que par la suite de la force des circonstances qui l'avaient placé dans une position qu'il haïssait.

Il n'était donc pas extraordinaire qu'une fois devenu maître des fortunes réunies de son père et de son oncle, Henri Dunbar se tint à l'écart d'une maison qui lui avait toujours été odieuse.

Les affaires avaient très-bien marché sans lui pendant son séjour dans l'Inde et elles continuaient à bien aller sans lui maintenant, car sa place dans l'Inde avait été prise par un successeur très-entendu qui avait pendant vingt ans été le caissier de la maison de Calcutta.

Il se peut que le banquier gardât un fâcheux souvenir de sa dernière visite à Saint-Botolph-Lane le jour où les faux billets furent découverts par Percival et Hugues Dunbar. Les trente-cinq années qui s'étaient écoulées depuis cette époque pouvaient très-bien n'avoir pas effacé cette scène de l'esprit de Henri Dunbar très-préoccupé cette matinée-là.

Quoi qu'il en fût, les réflexions de M. Dunbar en ce jour n'étaient pas évidemment d'une nature agréable. Il était très-pâle pendant que la voiture l'emportait de l'hôtel Clarendon vers la Cité, et sa figure avait l'expression froide et fixe qu'on voit chez un homme qui se monte le moral pour faire face à quelque crise qu'il sait très-prochaine.

Il y eut un moment d'arrêt à Ludgate-Hill. De

grandes barricades en bois, des monceaux de pavés arrachés, au milieu desquels de vigoureux travailleurs se démenaient la pelle et la pince en main, et des brouettes chargées de déblais barraient le chemin. La voiture tourna donc dans Farringdon-Street, prit la montée de Snow-Hill, et passa sous les murailles lugubres et menaçantes de Newgate.

Le véhicule avançait très-lentement car le mouvement était concentré dans ce quartier à cause de la barricade de Ludgate-Hill, et M. Dunbar put contempler à son aise les murs noirs de la prison et les hommes et les femmes qui vendaient des colliers de chien à l'ombre sinistre de l'édifice.

Peut-être la figure du banquier devint-elle un peu plus pâle après cette contemplation. Les coins de sa bouche frémissaient au moment où il descendit de sa voiture devant les portes en acajou de la maison de banque de Saint-Botolph-Lane. Mais il respira à pleins poumons et se redressa droit et fier en poussant la porte et en entrant.

Jamais depuis le jour de la découverte des faux billets cet homme n'était rentré dans la maison de banque. De sombres pensées lui revinrent à l'esprit et sa figure s'assombrit horriblement en jetant un rapide regard tout autour du bureau familial.

Il se dirigea tout droit vers le cabinet particulier dans lequel cette scène au souvenir vivace s'était passée il y avait trente-cinq ans. Mais avant d'arriver à la porte qui menait au bureau public à l'arrière de la maison il fut arrêté par un homme à tournure de gentleman qui abandonna son pupitre situé dans quelque recoin obscur et qui aborda l'étranger.

Cet homme était Clément Austin, le caissier.

— Désirez-vous voir M. Balderby, monsieur ? demandait-il.

— Oui. J'ai un rendez-vous avec lui à une heure. Mon nom est Dunbar.

Le caissier s'inclina et ouvrit la porte. Le banquier franchit le seuil qu'il n'avait pas franchi depuis trente-cinq ans.

Mais pendant que M. Dunbar s'avançait vers le cabinet particulier sur le derrière de la maison de banque il s'arrêta une minute et regarda le caissier.

Clément Austin était presque aussi pâle que Henri Dunbar lui-même.

Il avait entendu parler de la visite projetée du banquier à Saint-Botolph-Lane, et il avait songé avec une étrange anxiété à une rencontre avec l'homme que Marguerite Wilmot déclarait être le meurtrier de son père.

Il fixa sur Henri Dunbar un regard sérieux, scrutateur comme s'il eût voulu découvrir sur la figure de cet homme le secret de sa culpabilité ou de son innocence.

La physionomie du banquier était pâle, grave et sévère, mais Clément Austin savait que pour Henri Dunbar il existait des souvenirs humiliants et désagréables qui se rattachaient au bureau de Saint-Botolph-Lane et on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'un homme entrât, le sourire aux lèvres, dans une maison d'où il était sorti trente-cinq ans auparavant disgracié et flétri.

Pendant quelques instants les deux hommes s'arrêtèrent dans le corridor entre le bureau public et le cabinet particulier et se regardèrent l'un l'autre.

Le regard du banquier ne faiblit pas durant cette épreuve. On considère comme une forte preuve de l'innocence d'un homme la fermeté avec laquelle il soutient le regard quand on l'examine d'un œil visi-

blement soupçonneux ; mais ne serait-il pas le plus maladroît des coquins s'il redoutait d'être ainsi étudié lorsqu'il sait que c'est une épreuve qu'on lui fait subir ? C'est plutôt l'innocence qui baisse la paupière quand vous rivez sur elle vos yeux inquisiteurs, car l'innocence s'épouvante de ces regards durs et accusateurs qu'elle n'est pas prête à affronter. Le crime vous dévisage hardiment, car le crime est endurci et plein de défi et a sur l'innocence cette grande supériorité qu'il est prêt à tout ce qui peut lui arriver de pire.

Clément Austin ouvrit la porte du cabinet particulier de M. Balderby. M. Dunbar entra sans être annoncé. Le caissier ferma la porte, et revint à son pupitre dans le bureau public.

Le plus jeune associé était assis à une table de travail auprès du feu et l'écrivait, mais il se leva dès que le banquier fut entré et il s'avança à sa rencontre.

— M. Dunbar, je crois ? dit-il.

— Oui, je suis Henri Dunbar.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main et M. Balderby offrit à son premier associé un fauteuil recouvert en maroquin et s'assit en face de lui de l'autre côté de la table.

— Il est un peu tard, je crois, pour vous souhaiter la bienvenue en Angleterre, monsieur Dunbar, dit le plus jeune associé, mais je vous la souhaite quand même de tout cœur.

Il y avait dans le ton avec lequel ces trois derniers mots furent prononcés, quelque chose qui ressemblait au son d'une pièce d'argent fausse, quand elle tombe sur le comptoir et révèle sa fausse fabrication.

Henri Dunbar ne répondit pas au souhait de son associé. Il regardait tout autour de la pièce et se souvenait du jour où il l'avait vue pour la dernière fois. Il y avait très-peu de changements dans l'aspect de ce sombre cabinet dans la Cité. C'étaient toujours le même treillage en fil de fer devant la fenêtre et le même arbre solitaire sans feuilles dans la cour étroite. Les fauteuils de maroquin avaient peut-être été recouverts à neuf pendant ces trente-cinq ans, mais s'il en était ainsi ils s'étaient usés de nouveau. Le tapis de Turquie lui-même était tout aussi sombre qu'à l'époque où Henri Dunbar l'avait foulé avant son départ il y avait trente-cinq ans.

— J'ai reçu, samedi soir, votre lettre annonçant votre voyage à Londres et votre désir d'avoir une entrevue particulière, dit M. Balderby après une pause, et j'ai pris tous les arrangements pour que nous ne soyons pas dérangés tant que vous resterez ici. Si vous voulez vous livrer à un examen des affaires de la maison, je...

M. Dunbar fit de la main un geste de dénégation.

— Rien n'est plus loin de ma pensée qu'un pareil projet, dit-il ; non, monsieur Balderby. Je n'ai été un homme d'affaires que parce qu'on m'enleva, il y a trente-cinq ans, le droit de suivre une autre carrière que je préférerais de beaucoup. Je suis très-content d'être un associé inactif dans la maison Dunbar, Dunbar et Balderby. Pendant les dix années qui précéderent la mort de mon père, il ne prit aucune part aux affaires. La maison marcha très-bien sans lui, elle marchera également bien sans moi. L'affaire qui m'amène à Londres est toute personnelle. Je suis riche, mais je ne sais pas au juste quel est le total de ma fortune, et je veux réaliser une somme un peu forte.

M. Balderby s'inclina ; mais ces sourcils se relevèrent légèrement, car il lui fut impossible de dominer complètement sa surprise.

— Avant le mariage de ma fille, je lui ai donné par contrat la maison de Portland-Place et le domaine du comté d'York. Elle aura à ma mort toute ma fortune, et, comme le comte de Haughton est très riche, elle sera peut-être une des femmes les plus riches de l'Angleterre. Jusqu'ici tout est bien. Ni Laure ni son mari n'auront lieu d'être mécontents. Mais cela ne suffit pas, M. Balderby. Je ne suis pas très démonstratif et je n'ai jamais fait grand étalage de mon amour pour ma fille, mais je l'aime néanmoins.

M. Dunbar parlait alors très lentement, et il s'arrêta une fois ou deux pour s'essuyer le front avec son mouchoir, comme à l'hôtel de Winchester.